

LES CHEVAUX DE FEU

Mykhaïlo Kotsioubynsky

LES CHEVAUX DE FEU

*Traduit de l'ukrainien, préfacé et annoté
par Jean-Claude Marcadé*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original: *Tini zaboutykh predkiv* (1911)

© 2001 Éditions L'Âge d'Homme, © 2022 Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-790-7

À la mémoire de Maria Viktorovna Scherrer-Dolgorouky,
mon professeur d'ukrainien aux Langues O'

LA POÉSIE DES ORIGINES

Il a fallu l'apparition en 1965 du film étincelant de Sergueï Paradjanov, intitulé en français *Les Chevaux de feu*, pour que connaisse une diffusion internationale le sujet d'un récit de l'écrivain ukrainien Mykhaïlo Kotsioubynsky (1864-1913), dont le titre original est *Tini zaboutykh predkiv* (*Les Ombres des ancêtres oubliés*). Ce récit fut écrit en 1911. Il connut un succès immédiat¹. Mais ce succès ne dépassa pas les limites de l'espace russe; d'ailleurs, en dehors de l'Ukraine, l'œuvre de Kotsioubynsky de façon générale fut l'objet de l'attention critique de Tchekhov, de Korolenko et de Gorki². N'a-t-on pas

1. *Les Ombres des ancêtres oubliés* furent publiées concomitamment à Tchernihiv dans sa langue ukrainienne originale (revue *Litératourno-naoukovy visnyk*, 1912, 1-2; une édition séparée parut en 1913, l'année de la mort de l'écrivain, avec une couverture symboliste du peintre Jouk) et en traduction russe (revue *Zaviéty*, 1912, 1-3).

2. Notons que ces auteurs ont jugé Kotsioubynsky d'après des traductions. Notons encore que Kotsioubynsky n'a pu faire paraître, avant 1905, ses œuvres qu'en Ukraine occidentale (le centre culturel en était Lemberg [Lviv]); en Ukraine orientale sous domination russe, la langue ukrainienne fut pratiquement bannie entre 1876 (« oukaze d'Ems ») et la révolution de 1905 – cf. Léonid Pliouchtch, *Ukraine: À nous l'Europe!*, Monaco, Rocher, 1993, p. 120-134. On sait, par ailleurs, combien Gorki a joué un rôle néfaste, dans les années 1920, en freinant l'accession de la langue ukrainienne à un statut d'égalité avec le russe, partageant ainsi les préjugés, fondés sur l'ignorance ou l'arrogance, ou les deux à la fois, de beaucoup de membres de l'intelligentsia russe, préjugés qui perdurent malheureusement encore aujourd'hui.

appelé Kotsioubynsky le « Gorki ukrainien »? En effet, son œuvre, créée pendant deux décennies (les années 1890-1910), est consacrée principalement au peuple, à ses souffrances, à la lutte pour une vie meilleure et au rôle de l'intelligentsia pour venir en aide aux victimes d'une société dominante oppressive. Cependant, comme l'a noté son contemporain le grand écrivain Ivan Franko, les récits de Kotsioubynsky ne se limitent pas à cette veine « misérabiliste », qui était celle du réalisme et du naturalisme européens dans toute une partie de la littérature et de l'art européens de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le lyrisme, la fine notation des mouvements psychologiques de ses personnages, la « poétisation romantique » de ses héros, sont des traits qui distinguent la prose de Kotsioubynsky. S'y ajoute un sens aigu des phénomènes naturels, de leur action sur les paysages, des transformations que les saisons leur font subir. La prose de Kotsioubynsky peut ainsi être appelée « impressionniste », dans la mesure où elle rend, dans des traits cursifs juxtaposés, toutes les nuances des couleurs, des éclairages, des émotions. Cette poétique trouve son expression la plus belle dans *Les Ombres des ancêtres oubliés*.

Dans une lettre du 3 juillet 1903 à l'écrivain ukrainien Panas Myrny, le futur auteur des *Ombres des ancêtres oubliés* souligne l'importance pour l'identité d'une nation du facteur géoculturel: « L'élaboration d'un type culturel, comme on le sait, ne dépend pas de la seule conscience nationale ou politique. La constitution d'un type culturel a dépendu des conditions historico-culturelles, géographiques, climatiques et autres. Par sa complexion psychologique et culturelle, l'intellectuel ukrainien, vous le reconnaissez vous-même, diffère de l'intellectuel russe, allemand, anglais, etc³. » Dans cette même lettre, il définit son credo esthétique qui est bien loin du « réalisme engagé » à la Gorki dans lequel la critique

3. Lettre de M. Kotsioubynsky à Panas Myrny du 3 juillet 1903, in Mykhaïlo Kotsioubynsky, *Tvory v triokh tomakh* (*Œuvres en trois tomes*), Kyiv, Dnipro, 1979, tome III, p. 283.

soviétique a voulu le cantonner et qui permet de comprendre comment a pu naître sous sa plume le pur chef-d'œuvre que sont *Les Ombres des ancêtres oubliés*: « [La littérature] se doit d'être le miroir de chaque moment de vie, elle n'est pas obligée de se restreindre au mode de vie paysan mais elle est obligée de donner une image authentique de la vie de toutes les couches de la société. Car si la littérature attendait certaines conditions en conformité avec certains plans et programmes, elle attendrait pour rien [...], elle périrait à jamais et cesserait d'être de la littérature⁴. »

Si Kotsioubynsky s'est fait, dans la majorité de ses récits, le porte-parole des Ukrainiens, et en particulier des paysans ukrainiens, comme dans son grand récit *Fata Morgana* (1904-1910) qui raconte l'histoire d'une organisation sociale utopique réprimée⁵, il a aussi exploré l'univers des Moldaves (*Dlia zahal'nogo dobra – Pour le bonheur de tous*, 1895; *Pé-koptior – Sur le poêle*, 1896; *Vid'ma – La Sorcière*, 1898) ou celui des Tatares musulmans (*V poutakh chaitana – Dans les filets du Cheitan* [le Tentateur], 1899; *Na kaméni – Sur le rocher*, 1902). L'écrivain puise dans l'exotisme des us et coutumes des éléments qui enrichissent par leur coloration lexicale la langue ukrainienne. Cet aspect est fortement présent dans *Les Ombres des ancêtres oubliés* où les mots spécifiques de la culture et de la géographie de la région des Carpates qui en est le cadre s'intègrent au lexique usuel en le dynamisant par des sonorités étranges et poétiques. Le caractère ethnographique du récit se fonde de la même façon dans la trame purement narrative et en devient une composante, là aussi poétique.

4. *Ibidem*, p. 283-284.

5. *Fata Morgana* a été traduite en allemand par Anna-Halja Horbatsch: Mychajlo Kozjubynskyj, *Fata Morgana und andere Erzählungen*, Zurich, Manesse-Bibliothek, 1962. Anna-Halja Horbatsch a également traduit en allemand *Les Ombres des ancêtres oubliés*: Mychajlo Kozjubynskyj, *Schatten vergessener Ahnen. Eine Hirtennovelle aus den Karpaten*, Göttingen, Sachse & Pohl, 1966 (illustrations de Dietrich Kirsch).

Les Ombres des ancêtres oubliés sont une œuvre à part dans toute la création de Kotsioubynsky, elle marque un tournant, mais la mort de l'auteur en 1913 ne permit pas à l'esthétique nouvelle qui s'y révélait, esthétique marquée par le symbolisme de l'époque, d'avoir des prolongements.

Déjà malade, Kotsioubynsky s'était établi pour une cure d'air dans le village balnéaire de Kryvorivnia en plein milieu de la forêt des Carpates houtsoules: « Ici, a Kryvorivnia, se réunissait chaque été l'Olympe ukrainien – des poètes, des écrivains, des musiciens venus de toute l'Ukraine⁶. » Cette région est donc peuplée par les Houtsoules (Houtsouli), « un groupe de deux cent cinquante à trois cent mille Ukrainiens montagnards vivant dans les Carpates (République soviétique socialiste d'Ukraine). Occupations principales: l'élevage d'alpage, l'exploitation forestière⁷. » D'après le *Dictionnaire encyclopédique Brockhaus et Ephron* de 1898, « c'est une peuplade russe [*sic!* Il faut lire, évidemment, "russienne" ou "ukrainienne"] qui vit dans les Carpates, dans la Galicie occidentale, la Hongrie et la Boukovine. Les Houtsoules se distinguent des autres peuplades russiennes par leur aspect physique, leurs coutumes et leurs parures; ils parlent un des dialectes petit-russiens [lisons "ukrainiens"!]; leur occupation principale est l'élevage⁸. »

Les Houtsoules sont d'une particulière originalité dans le domaine artistique. L'architecture en bois de leurs églises aux clochers qui s'apparentent aux constructions religieuses norvégiennes, les broderies aux motifs géométriques floraux

6. Anna-Halja Horbatsch, « Nachwort », in Mychajlo Kozjubynskij, *Schatten vergessener Ahnen. Eine Hirtennovelle aus den Karpaten*, *op. cit.*, p. 107. À Kryvorivnia, il y a aujourd'hui encore les musées d'Ivan Franko et de l'historien Hrouchevsky qui y ont séjourné. L'écrivain H. Khotkévytch y a étudié le milieu culturel houtsoule et a créé dans un village voisin un « théâtre houtsoule ».

7. *Malaiä sovietskaïa entsiklopédiya (Petite encyclopédie soviétique)*, 1959.

8. Sur les problèmes politiques concernant les Ukrainiens des Carpates (les « Carpatorussiens »), voir Léonid Pliouchtch, *op. cit.*, p. 170-173.

ou purement ornementaux, les tissus, les *pyssanky* (œufs de Pâques décorés à la main), les objets en cuir avec marqueterie raffinée de métal, les céramiques, la sculpture sur bois font de l'art houtsoule une des plus belles efflorescences de l'art universel.

Kotsioubynsky a rassemblé une nombreuse documentation sur le folklore et l'art ornemental des Houtsoules. Dans ses recherches, il a été considérablement aidé par l'ethnologue et folkloriste Volodymyr Hnatiouk qui lui a fourni des renseignements sur la vie houtsoule et lui a donné ses livres⁹. Dès 1905, Kotsioubynsky reçoit le premier tome du recueil de chansons houtsoules, les *Kolomyïky*, colligées par Hnatiouk¹⁰. Dans l'ouvrage de V. Hnatiouk *Znadohy do oukraïnskoï démonologuiï* (*Éléments nécessaires pour comprendre la démonologie ukrainienne*, Lviv, 1912), on trouve les sujets de la « substitution d'enfant » (*pidmina*), du bon vieux Sylvain, le Tchougaïstyr, des différents avatars du diable, des sorcières, des dryades maléfiques (les *niaouky*) et des maîtres des nuées (les *hmarnyky*). Dans le christo-paganisme des Houtsoules règne le manichéisme du Bien et du Mal qui se ressent de l'imprégnation bogomile qui fut si forte dans toute l'Europe au Moyen Âge.

D'autre part, Kotsioubynsky a lui-même participé à une *hrouchka* houtsoule¹¹, ce jeu instauré autour d'un mort où

9. Sur les sources folkloriques et ethnographiques du récit *Les Ombres des ancêtres oubliés*, voir Rostyslav Tchopyk, *Mykhailo Kotsioubynsky*, in *OUSSÉ dlia chkolby. Oukraïnska litératura. 10. klas. Vypusk 1 (TOUT pour l'école. La littérature ukrainienne. 10^e classe. Numéro 1)*, Kyiv, 2001, p. 27-62, où le récit est publié in extenso.

10. V. Hnatiouk publiera à Lviv, entre 1905 et 1907, trois tomes de *Kolomyïky*. Voir la lettre de M. Kotsioubynsky à V. Hnatiouk du 21 septembre 1905 où il dit attendre « avec impatience » cet ouvrage dont il accuse réception dans la lettre du 18 octobre 1905, cf. *Mykhailo Kotsioubynsky, Tvory v triokh tomakh, op. cit.*, p. 299-300.

11. Cf. les souvenirs de Pétro Chékéryk-Donykiv sur la *hrouchka* à laquelle a participé Kotsioubynsky, dans Rostyslav Tchopyk, *op. cit.*, p. 59-60.

se mêlent prières, cierges, éléments liturgiques, « amusements » : danses, improvisations de dialogues (dans la ligne du théâtre populaire ukrainien de Noël, le *vertep* [la « grotte¹² »]), et les sons plaintifs du long chalumeau des bergers de l'alpage, la *trembita*. Avec tout cela, l'écrivain a composé la scène hallucinante orgiaque de la fin de la nouvelle, un des morceaux narratifs les plus saisissants de la littérature. Les entrelacements de l'amour, de la mort, de la vie, de sa carnavalisation culminent ici dans la fête débridée qui accompagne Ivan dans son dernier voyage terrestre.

La nature et la culture houtsoules ont les qualités du *primitif*, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas contaminées par la civilisation, elles sont riches de l'immédiateté des rythmes du monde et font vivre un patrimoine religieux, philosophique, mythique, magique, esthétique d'une irrésistible beauté. Dans une lettre à Gorki de 1910, Kotsioubynsky écrit : « J'ai décidé de terminer mes congés en allant me reposer dans les Carpates à la frontière avec la Hongrie [...]. Si vous saviez combien ce petit coin de terre est étonnant, presque féerique, avec ses montagnes vert foncé, ses torrents bruyants – il est pur, frais, comme s'il était né hier. Les costumes, les coutumes, tout le mode de vie des nomades houtsoules qui passent tout l'été avec leurs troupeaux sur les sommets des montagnes – tout cela est si original et coloré que l'on se sent transporté dans je ne sais quel monde inconnu¹³. »

Nous l'avons dit au début, c'est le film de Paradjanov *Les Chevaux de feu* qui a donné une résonance internationale aux Houtsoules et à l'histoire d'amour tragique d'Ivan et de Maritchka. Ce film est non seulement un chef-d'œuvre dans la création de Paradjanov, il l'est aussi dans l'histoire du cinéma. On est ébloui par la beauté des hommes et des femmes, par la grandeur des paysages de forêts, de

12. Sur le *vertep*, voir Valentine Marcadé, *Art d'Ukraine*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990, p. 98-103.

13. Lettre de M. Kotsioubynsky à M. Gorki du 27 août 1910, in Mykhaïlo Kotsioubynsky, *Tvory v triokh tomakh, op. cit.*, p. 331.

montagnes et d'alpages, par la richesse des formes artistiques et des couleurs sur les vêtements et les objets du quotidien, par le jeu des ombres et des lumières, par le rythme halestant de l'ensemble. L'Arménien Paradjanov a, de plus, créé avec *Les Chevaux de feu* un des plus beaux films de la cinématographie ukrainienne car, commandé pour le centième anniversaire de la naissance de Kotsioubynsky en 1964, il est de bout en bout ukrainien, à commencer par la langue qui a ici un caractère mélodique extraordinaire. Paradjanov travaillait aux studios de Kiev depuis 1954, il avait épousé une Ukrainienne et avait commis avant 1964 quelques films où dominait l'esthétique du « réalisme socialiste¹⁴ ».

Pour l'écranisation des *Ombres des ancêtres oubliés*, Paradjanov s'entoure de personnalités éminentes de la culture ukrainienne : l'opérateur est Youri Illienko, le travail sur les costumes et les décors est confié au peintre H. Yakoutovytych et la musique, fondée sur des mélodies houtsoules, est de M. Skoryk. *Les Chevaux de feu* sont à l'origine de ce que l'on a appelé l'« école de cinéma kiévienne » qui reprit le flambeau de la tradition incarnée par O. Doyjenko. On a dénommé cette école également « école picturale » (les cinéastes en sont Ivan Dratch, Youri Illienko, Léonid Ossyka, Tenguez Abouladzé).

Paradjanov s'est expliqué sur sa visée : « Nous voulions faire un film sur l'homme libre, sur le cœur qui veut s'arracher au quotidien, à ses passions et habitudes mesquines, qui veut s'en libérer [...]. Nous n'avons pas découvert les Carpates comme un matériau ethnographique. L'amour, le désespoir, la solitude, la mort – voilà les fresques de la vie humaine que nous avons créées¹⁵. »

Paradjanov a mis l'accent sur l'univers magique des Houtsoules. On a pu noter dans cette œuvre « l'alternance

14. Sur Paradjanov à Kiev, voir Galia Ackerman, « Préface » de Sergueï Paradjanov, *Sept visions*, Paris, Seuil, 1992, p. 10 *sq.*

15. S. Paradjanov, « Vietchnoïe dvijénie » (« Mouvement perpétuel »), *Iskousstvo kino*, 1966, n° 1, p. 64-65.

des motifs symboliques comme l'agneau blanc et l'agneau noir, les multiples croix, ou le thème de l'eau et du feu¹⁶ ».

Ainsi une perle de la littérature universelle, *Les Ombres des ancêtres oubliés*, a engendré une merveille du cinéma universel, *Les Chevaux de feu*.

16. Galia Ackerman, *op. cit.*, p. 12.

LES CHEVAUX DE FEU

Ivan était le dix-neuvième enfant de la famille houtsoule des Paliytchouk. Annitchka était le vingtième et le dernier.

Était-ce le bruit perpétuel du Tchéremoche¹⁷ ou les plaintes des torrents montagnards qui pénétraient dans la *khata*¹⁸ isolée au sommet de la montagne dénudée, était-ce la tristesse des forêts noires de sapins qui effrayait l'enfant, on ne sait. Toujours est-il qu'Ivan pleurait continuellement, criait la nuit, avait du mal à grandir et posait sur sa mère un regard profond et avisé comme celui d'un vieil homme ; celle-ci, pleine d'inquiétude, détournait de lui son regard. Plus d'une fois elle pensa même avec effroi que cet enfant n'était pas le sien. Elle n'avait pas « pris garde¹⁹ » lors des

17. Affluent du Prout (382 km) entre la Galicie et la Bukovine.

18. La khata est le nom donné en Ukraine et en Biélorussie à l'habitation des paysans, qui en Russie s'appelle « isba ». Mais alors que l'isba est exclusivement en bois, la khata ukrainienne est en terre et est peinte à la chaux. Les khatas houtsoules, étant donné l'importance des forêts dans cette région, sont en bois.

19. Selon les croyances houtsoules, une femme enceinte ne doit pas regarder des personnes ayant des défauts physiques, sinon son enfant héritera de ces défauts. Après avoir mis au monde un enfant, l'accoucheuse (*baba*) fait boire à la mère de l'eau bénite, en asperge la khata « afin que la diablesse n'échange pas l'enfant ». Cette diablesse est la femme de Judas (du diable). Ensuite, la baba allume une bougie et encense l'enfant afin que la diablesse n'approche pas. Elle chante :

*Je vais allumer la chandelle,
Aller au haut du poêle,
Pour prendre l'encens
En répandre la fumée tout autour.*

couches, elle n'avait pas chassé avec la fumée le mauvais esprit de la khata, elle n'avait pas allumé de cierge, et la diablesse maligne avait réussi à échanger son enfant contre une de ses créatures infernales.

Ivan se développait lentement, mais tout de même il grandissait et l'on ne s'était même pas aperçu qu'il était temps de lui confectionner une paire de culottes. C'était un enfant étrange. Il regardait devant lui, voyait une sorte de lointain que les autres ignoraient ou bien criait sans raison. Il lui arrivait même de perdre sa culotte et de rester ainsi debout au milieu de la chaumière, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, en poussant des cris perçants.

Alors sa mère retirait la pipe qu'elle fumait et lui criait furieuse, en le menaçant d'une taloche :

– Gare à toi ! Suppôt du diable²⁰ ! Si tu pouvais disparaître et te fracasser dans le lac !...

Alors il disparaissait.

Il se roulait dans les foins verts, petit et blanc comme une aigrette de pissenlit, pénétrait sans peur dans la sombre forêt où les sapins agitaient les branches au-dessus de sa tête, comme un ours ses pattes.

De là il regardait les montagnes, les sommets lointains et proches qui bleuissaient sur le ciel, les forêts noires avec leurs effluves bleus, la verte clarté des sapins qui tels des miroirs étincelaient dans l'encadrement des arbres. Au-dessus de lui, dans la vallée, bouillonnaient les eaux froides du Tchérémoche. Sur de lointaines collines, des hameaux isolés sommeillaient au soleil. Tout était si calme et si triste, les noirs sapins déversaient leur éternelle tristesse dans le Tchérémoche et lui il l'emportait à travers la vallée et en parlait.

20. La mère pense que la diablesse a mis à la place de son enfant une de ses créatures. Quand un enfant se mettait à parler ou à marcher tard, quand il était simple d'esprit, muet, aveugle ou affligé de quelque tare, les Houtsoules pensaient qu'il s'agissait d'un « échangé » (*obminnyk*).

« Iva!... Ho-o! » criait-on de la khata, mais il n'entendait pas, il cueillait des framboises, faisait éclater des feuilles, se fabriquait un sifflet ou soufflait dans un brin d'herbe, s'efforçant d'imiter la voix des oiseaux et tous les cris qu'il entendait dans la forêt. À peine visible dans l'herbe verte de la forêt, il cueillait des fleurs avec lesquelles il faisait une guirlande pour son chapeau de paille; puis, fatigué, il s'étendait quelque part dans le foin qui séchait sur des sapins morts et les torrents montagnards l'endormaient de leurs chants, puis le réveillaient de leurs tintements.

Quand Ivan eut sept ans, il se mit à considérer le monde d'une autre manière. Il avait déjà beaucoup de connaissances. Il savait trouver les simples: l'euphorbe, le mille-feuille, la dent-de-lion; il comprenait ce que voulait dire le cri de l'épervier et savait d'où venait le coucou; quand il racontait tout cela chez lui, sa mère lui jetait un regard incertain: peut-être était-ce LUI, l'esprit du Mal, qui lui soufflait ces choses? Il savait que sur le monde règne une force impure, qu'Aridnyk²¹ (le Malin) règle toute chose; que les forêts sont pleines de sylvains qui y font paître leurs troupeaux de cerfs, de lièvres et de biches; que là rôde le joyeux Tchougaïstyr qui invite le premier venu à danser et met en pièces les ondines; que dans la forêt vit la voix de la cognée. Plus haut, le long des sommets lointains, sauvages et arides, les ondines mènent leurs danses continues et dans les rochers se tapit le Chtcheznik, l'Invisible. Ivan aurait pu raconter comment les ondines par une belle journée sortent de l'eau sur les berges pour chanter, inventer des fables et des prières au sujet des noyés qui sèchent après le coucher du soleil leur corps blême sur les pierres de la rivière. Toutes

21. Aridnyk est l'un des noms de Satan chez les Houtsoules. Ils l'appellent aussi Judas, Tryïouda (Triple Judas), Hérode ou Bida (le Malheur). Tchougaïstyr est une sorte de dieu Pan houtsoule; les ondines (*niaouka* ou *maouka*) sont les âmes des enfants non baptisés: par-devant, elles ressemblent à des femmes, mais par-derrière on ne voit que leurs entrailles. Elles errent en faisant: « Maou! Maou! »

sortes d'esprits mauvais emplissent les rochers, les forêts, les précipices, les khatas et les enclos, et ils guettent les chrétiens ou les bêtes pour leur faire du mal.

Plus d'une fois il se réveilla la nuit au milieu d'un silence hostile ; il tremblait, rempli de frayeur.

L'univers était pour lui comme un conte, plein de prodiges, mystérieux, curieux et effrayant.

Il avait déjà des obligations : on l'envoyait garder les vaches. Il menait dans la forêt sa Jaunette et sa Bleuette et quand elles se perdaient dans l'onde des herbes et des jeunes sapins et que de là elles répondaient à son appel, comme du fond de l'eau, en faisant résonner mélancoliquement leurs sonnailles, il s'asseyait quelque part sur le flanc de la montagne, sortait son chalumeau et jouait des mélodies primitives qu'il avait apprises des anciens. Et pourtant cette musique ne le satisfaisait pas. Il rejetait avec dépit son chalumeau et écoutait d'autres mélodies qui étaient vivantes en lui, encore vagues et insaisissables.

La rumeur sourde de la rivière montait de la vallée vers Ivan et submergeait les montagnes et en lui coulait de temps en temps le son liquide d'un clocher. Par les branches d'un sapin il apercevait les montagnes affligées, saturées de la tristesse émanant des ombres des nuages qui effaçaient complètement le pâle sourire des champs de foin. À chaque instant les montagnes changeaient d'humeur : lorsque la prairie riait, la forêt se rembrunissait. Et de même qu'il était difficile de fixer son regard sur ce visage mouvant des montagnes, de même il était difficile pour l'enfant de comprendre la mélodie capricieuse de la chanson qui s'enroulait, battait de ses ailes à son oreille, sans se laisser capter.

Une fois il abandonna ses vaches et il grimpa jusqu'au sommet. Il monta le long d'un sentier à peine visible, au milieu d'une épaisse végétation de fougères pâles, de ronces à mûres et de framboisiers. Sautant lestement de pierre en pierre, il passait sur des arbres couchés, se frayant un chemin à travers les branches des buissons. À sa suite montait de la

vallée le bruit continu de la rivière, les montagnes devenaient plus hautes et déjà se dressait à l'extrémité du ciel le fantôme bleuâtre de la Montagne Noire. Ici, de longues herbes penchées couvraient les bords de la forêt, les sonailles des vaches se faisaient entendre comme de lointains soupirs, de plus en plus souvent surgissaient d'énormes rochers qui plus loin, au sommet même, formaient un chaos de roches brisées, striées de lichens, étouffées dans les racines des sapins comme dans une étreinte de vipères. Sous les pieds d'Ivan chaque pierre était recouverte par de la mousse rougeâtre, épaisse, moelleuse, soyeuse. Chaude et douce, elle cachait sous elle l'eau d'été dorée par le soleil des pluies, épousait et étreignait mollement son pied, comme un oreiller de duvet. La verdure touffue des buissons couverts de myrtilles et d'airelles enfonçait ses racines au profond de la mousse et déversait sur elle la rosée de ses baies rouges et bleues.

C'est là qu'Ivan s'assit pour se reposer.

Au-dessus de lui, le tendre bruissement des aiguilles de sapins se mêlait au bruit de la rivière, le soleil inondait d'or la profonde vallée, verdissait les herbes; quelque part s'élevait la fumée bleue d'un feu; derrière le village d'Ihrits descendait le grondement velouté de l'orage.

Ivan était assis et écoutait, ayant complètement oublié qu'il devait garder ses vaches.

Et soudain, dans ce silence sonore, il entendit la douce musique qui avait hanté son oreille depuis si longtemps et de manière si insaisissable, jusqu'à le torturer! Immobile et figé, le cou tendu, il saisit avec une attention joyeuse la mélodie merveilleuse de ce chant. Ce n'est pas ainsi que jouaient les hommes, du moins il ne l'avait jamais entendu. Mais qui jouait? Alentour tout était vide; il n'y avait que la forêt solitaire et on ne voyait personne. Ivan se tourna du côté des rochers et demeura saisi. Là-haut, sur une pierre, « IL » était assis, l'Invisible; il tordait sa barbe pointue, inclinait ses petites cornes et, les yeux fermés, il soufflait dans

une longue flûte. « Je n'ai plus mes chèvres... Je n'ai plus mes chèvres... » se lamentait la flûte. Et voilà que les cornes se relevaient, les joues s'enflaient et les yeux s'ouvraient. « J'ai mes chèvres... J'ai mes chèvres... » se mirent à sauter joyeusement les sons ; Ivan aperçut alors avec effroi des boucs à travers les branches qui agitaient leur tête barbue.

Il voulait s'enfuir, mais il ne pouvait pas. Il était assis, cloué sur place, criait muettement d'épouvante glacée, et quand enfin sa voix perça, l'Invisible tourbillonna et s'évanouit d'un coup dans le rocher et les boucs retournèrent dans les racines des arbres secoués par le vent. Affolé, éperdu, Ivan courut vers le bas, arrachant sur son passage les étreintes traîtresses des ronces à mûrons, brisant les branches sèches, dévalant sur la mousse glissante et sentant avec effroi que quelque chose le poursuivait. Finalement il tomba. Combien il resta ainsi, il ne put jamais se le rappeler.

Quand il revint à lui et revit les lieux qui lui étaient familiers, il se calma un peu. Pendant un moment il prêta l'oreille avec étonnement. Il lui semblait que le chant résonnait maintenant en lui. Il prit son chalumeau. Au début il ne put rien en tirer, la mélodie lui échappait. Il se mit à jouer, en essayant de faire appel à sa mémoire ; il saisissait quelques notes et quand enfin il eut trouvé ce qu'il cherchait depuis longtemps, ce qui ne lui avait laissé aucun repos, un chant étrange, jamais entendu encore, se répandit dans la forêt ; la joie pénétra dans son cœur, inonda le soleil des montagnes, la forêt et les herbes, bouillonna dans les torrents, donna des ailes à Ivan qui rejeta son chalumeau dans l'herbe, mit ses mains sur ses hanches et se lança dans une danse. Il agitait ses jambes, se dressait avec légèreté sur la pointe des pieds, frappait de ses talons nus la terre, les faisait claquer, virevoltait et s'accroupissait. « J'ai mes chèvres... J'ai mes chèvres... » entendait-il chanter en lui. Sur la tache ensoleillée de la clairière qui s'insinuait dans le morne royaume des sapins courait un jeune garçon tout blanc qui, tel un papillon, voletait de tige en tige, et les deux vaches, la Jaunette

et la Bleuette, montraient leur tête entre les branches, le regardaient avec bienveillance tout en ruminant et faisaient tinter leurs sonnailles, rythmant de temps en temps sa danse.

C'est ainsi qu'il avait trouvé dans la forêt ce qu'il avait cherché.

Chez lui, dans sa famille, Ivan avait été souvent le témoin de disputes et de malheurs. Il se rappelait qu'à deux reprises déjà la longue trompette, la *trembita*²², avait sonné autour de leur maison, annonçant aux montagnes et aux vallées la mort : la première fois lorsqu'un arbre avait écrasé son frère Olexa dans la forêt, et la seconde fois lorsque son frère bien-aimé Vassyl, un beau gars joyeux, périt lors d'une bagarre sous les coups de hache d'une famille ennemie. Il s'agissait là d'une ancienne inimitié entre leur famille et la famille de Houténiouk. Bien que tous dans la famille brûlassent de haine et de hargne contre cette famille maudite, personne ne pouvait dire avec précision à Ivan l'origine de cette hostilité. Lui aussi il désirait avec ardeur se venger, et il saisissait la hache de son père, encore trop lourde pour lui, et était prêt à se jeter dans la lutte.

Dire qu'Ivan était le dix-neuvième enfant et Annitchka le vingtième ne correspondait pas à la réalité, car leur famille n'était pas très grande : les parents et leurs cinq enfants. Les quinze autres enfants reposaient dans le cimetière près de la petite église.

Ils étaient tous pieux, aimaient aller à l'église et surtout à la fête patronale. Là on pouvait revoir la parentèle éloignée qui s'était établie dans les villages environnants et alors se présentait toujours une occasion pour faire payer aux Houténiouk la mort de Vassyl et ce sang qui avait si souvent coulé dans la famille des Paliytchouk.

22. Long instrument de musique pouvant aller jusqu'à trois mètres, fait de deux parties creuses de sapin réunies par de l'écorce de bouleau. Les modulations sont données par les plis de la bouche et la force de l'air expiré. En général, le son de la *trembita* annonce qu'un malheur est arrivé. C'est la *trembita* qui est l'instrument des enterrements.

On sortait les vêtements les plus beaux, les pantalons en toile rouge neufs, les vestes ornées, les larges ceintures, les sacs en cuir, richement ornés de clous, les jupes-tabliers, brodées de fils dorés et argentés, les fichus pourpres de soie et même la cape somptueuse, blanche comme neige, que la mère portait avec précaution au bout d'un bâton posé sur son épaule. Ivan avait aussi reçu un chapeau neuf et une longue besace qui frappait ses jambes.

On sellait les chevaux et le somptueux cortège s'en allait par les sentiers enserrés des vertes montagnes, formant une guirlande de coquelicots rouge le long des chemins.

Sur les montagnes, dans les vallées et sur les sommets s'avançaient les Houtsoules dans leurs atours. Le regain vert des prairies s'épanouissait tout d'un coup.

Le flot multicolore se déroulait le long du Tchérimoche et quelque part, tout en haut, sur le capuchon noir des forêts de sapins, étincelait de tous ses feux au soleil du matin le toit rouge d'un parapluie houtsoule.

Bientôt Ivan assista à la rencontre des familles ennemies. Elles revenaient déjà de la fête patronale, le père était quelque peu gris. Soudain, sur la route étroite, entre un rocher et le Tchérimoche, se produisit une bousculade. Les charrettes, les cavaliers et les piétons, hommes et femmes, s'arrêtèrent, formant un groupe compact. Dans le vacarme furieux qui se déchaîna brusquement comme un tourbillon, on ne sait pourquoi, brillèrent les haches de fer qui bondissaient devant les visages. Les Houténiouk et les Paliytchouk se jetèrent dans la lutte comme du silex et de l'acier, et avant qu'Ivan ait eu le temps de saisir de quoi il s'agissait, son père avait brandi sa hache et en avait asséné un coup avec le manche sur le front de quelqu'un; le sang jaillit, inonda le visage, la chemise et la veste somptueuse. Les femmes poussèrent des cris perçants, se précipitèrent pour séparer les hommes, mais déjà un homme dont le visage était aussi rouge que ses pantalons frappa son ennemi sur la tête avec sa hache et le père d'Ivan chancela comme un sapin abattu.

Ivan se lança dans la bagarre. Il ne savait pas ce qu'il faisait. Quelque chose le poussait. Mais les adultes lui écrasaient les pieds et il ne pouvait se faufiler à l'endroit où l'on se battait. Encore tout enfiévré, enflammé de haine, il sauta d'un seul bond sur une petite fille qui tremblait de peur près d'une charrette. Aha! C'était sûrement une fille des Houténiouk! Et, sans réfléchir davantage, il la frappa au visage. La petite fille se contracta, pressa sur sa poitrine sa chemise et se mit à courir. Ivan la rattrapa près de la rivière, empoigna son corsage et le déchira. Les rubans neufs tombèrent par terre et la fillette se précipita pour les défendre. Mais lui les arracha et les jeta dans l'eau. Alors la fillette, toute courbée, leva sur lui un regard profond de ses yeux d'un noir mat et dit tranquillement :

– Cela ne fait rien... J'en ai d'autres encore plus beaux. On aurait dit qu'elle le consolait.

Tout étonné de la douceur de sa voix, le garçon se taisait.

– Ma mère m'a acheté une nouvelle robe et des chaussures de cuir, des pantalons brodés... et...

Lui ne savait toujours pas quoi dire.

– Je me chausse comme il faut et je vais être une jeune fille...

Il se mit alors à l'envier.

– Et moi, je sais déjà jouer du chalumeau.

– Notre Fédir s'est fabriqué, lui aussi, une si jolie flûte...

et quand il se met à en jouer...

Ivan se renfrogna.

– J'ai déjà vu l'Invisible.

Elle le regarda, incrédule.

– Et pourquoi donc te bats-tu?

– Et toi, pourquoi tu restais près du chariot?

Elle réfléchit un peu, ne sachant que répondre et commença à chercher quelque chose dans son corsage.

Elle en sortit enfin un long sucre d'orge.

– Tiens!

Elle en mangea la moitié et lui tendit l'autre moitié d'un geste digne et confiant.

– Tiens !

Il hésita, mais prit le sucre d'orge.

Maintenant ils étaient assis l'un à côté de l'autre, ayant oublié les cris du combat et le bruit irrité de la rivière ; elle lui raconta qu'elle s'appelait Maritchka, qu'elle gardait déjà les moutons, qu'une certaine Martsynovka, une femme borgne, leur avait volé de la farine ; elle lui fit aussi d'autres récits qui les intéressaient tous les deux, leur étaient familiers et compréhensibles. Le regard de ses yeux noirs plongeait doucement dans le cœur d'Ivan...

Pour la troisième fois, la trembita avait retenti pour annoncer la mort dans la khata solitaire au sommet de la haute montagne : le lendemain de la rixe mourut le vieux Paliytchouk.

Advinrent des temps pénibles pour la famille d'Ivan après la mort du maître. Le désordre s'installa, les biens s'en allaient, les prairies se vendaient les unes après les autres et le bétail disparaissait comme les neiges printanières sur les montagnes.

Mais la mort de son père n'était pas restée vivante dans sa mémoire aussi longtemps que sa rencontre avec la petite fille qu'il avait offensée sans raison et qui lui avait tendu la moitié de son sucre d'orge d'un geste confiant. Une nouvelle onde de tristesse se mêla à sa tristesse ancienne et immotivée. Elle le poussait sans qu'il s'en rende compte vers les montagnes, le portait de sommets en sommets voisins, de forêts en forêts et de vallées en vallées, là où il pouvait rencontrer Maritchka. Il finit par la rencontrer : elle faisait paître ses moutons.

Maritchka l'accueillit comme si elle l'avait attendu depuis longtemps : il allait garder avec elle les moutons. Et oui ! Que la Jaunette et la Bleuette fassent sonner à l'envi leurs sonnaillles et meuglent dans la forêt, lui, il gardera ses moutons.

Il fallait voir comment les deux enfants gardaient le troupeau !

Les agneaux blancs d'un an se pressaient dans la fraîcheur des sapins et regardaient de leurs yeux niais les deux enfants se rouler dans la mousse, faire résonner dans le silence leur rire juvénile. Fatigués, ils grimpaient sur un rocher blanc et de là fixaient avec effroi le précipice d'où, droit vers le ciel, s'élevait le fantôme noir de la montagne exhalant un halo bleu qui ne voulait pas fondre au soleil. Dans une crevasse entre les montagnes roulait dans la vallée un torrent qui secouait sur les rochers sa barbe grise. Il faisait si chaud, l'endroit était si désert et si effrayant dans ce silence d'éternité sur lequel veillait la forêt que les enfants entendaient leur propre respiration. Mais l'oreille cherchait à saisir obstinément et amplifiait démesurément chaque bruit qui vit dans la forêt et il leur semblait par moments qu'ils entendaient une sorte de marche mystérieuse, les coups sourds d'une hache, l'essoufflement d'une poitrine fatiguée.

– Tu entends, Iva ? chuchotait Maritchka.

– Comment donc ! Bien sûr que j'entends.

Tous les deux savaient que la hache invisible erre dans la forêt, abat les arbres et essouffle les poitrines fatiguées.

La frayeur les chassait dans la vallée où le torrent coulait plus tranquillement. Ils se faisaient un lit dans le torrent, creusaient un trou profond et, s'étant déshabillés, ils barbotaient comme deux petits animaux des forêts sans connaître la honte. Le soleil reposait sur leurs cheveux clairs et tapait sur leurs yeux, tandis que l'eau glacée saisissait leur corps. Maritchka eut froid la première et se mit à courir.

– Arrête, lui criait Ivan, d'où es-tu ?

– De Ya-vo-riv, disait en claquant des dents Maritchka, bleue de froid.

– Quelle est ta famille ?

– Les Koval.

– Salut, fille des Koval !

Ivan la pinça et se mit à la poursuivre jusqu'à ce que, épuisés, mais réchauffés, ils tombent sur l'herbe.

Sur la nappe tranquille du ruisseau au-dessus duquel brillaient d'une lumière solaire les renoncules et où l'aconit formait une tache bleue avec sa rangée de petits souliers, les grenouilles coassaient plaintivement.

Ivan se pencha au-dessus du courant et interrogea une grenouille :

– Commère, commère, qu'as-tu fait cuire ?

– Betterave-rave-rave !... Betterave-rave-rave ! Betterave-rave-rave... coassait Maritchka...

– Betterave-rave !... Betterave-rave ! Betterave-rave-rave ! vociféraient les deux enfants les yeux fermés, et les grenouilles, tout étonnées, se taisaient.

Ils gardaient si bien leurs moutons que plus d'une fois ils en perdirent. Quand ils devinrent plus grands, leurs jeux furent autres.

À présent Ivan était un gars svelte et fort comme un jeune sapin, il passait du beurre sur ses cheveux, portait une large ceinture de cuir et un magnifique chapeau. Maritchka portait des nattes tressées, ce qui signifiait qu'elle était bonne à marier. Ils ne gardaient plus leurs agneaux ensemble et ne se rencontraient que pour les fêtes ou le dimanche. Ils se rejoignaient près de l'église ou quelque part dans la forêt, afin que leurs parents ne sachent pas que les enfants des deux familles ennemies s'aimaient. Maritchka avait plaisir à l'entendre jouer de la flûte. Plongé dans ses pensées, les yeux fixés quelque part au-delà des montagnes, comme s'il voyait quelque chose que les autres n'apercevaient pas, il portait à ses lèvres pleines son chalumeau sculpté et un chant étrange, que personne encore n'avait joué, tombait doucement sur le regain vert des prairies où les sapins envoyaient leurs ombres agréables. Quand les premiers sons retentissaient, un froid glacial pénétrait jusqu'aux os, comme si les neiges recouvraient les montagnes mortes.